Document généré le 13 juil. 2025 03:58

L'Inconvénient

De la lecture avant toute chose

Geneviève Letarte

Numéro 84, printemps 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/96388ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Letarte, G. (2021). Compte rendu de [De la lecture avant toute chose]. *L'Inconvénient*, (84), 53–56.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

De la lecture avant toute chose

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

On dit que la pandémie a favorisé un retour à la lecture, comme en témoignerait la recrudescence des emprunts en bibliothèque et des achats en librairie. Ces commerces jugés non essentiels en période de confinement ont, semble-t-il, connu de bons chiffres d'affaires au cours de la dernière année, et c'est tant mieux. Tant mieux aussi qu'en cette cruelle deuxième vague on puisse emprunter des livres grâce à la formule du « prêt sans contact », chose qu'il n'était pas possible de faire pendant la première, comme s'en souviennent sans doute plusieurs d'entre nous. Privés de boutiques de vêtements, passe encore, privés de cafés et de restaurants, c'est dur, mais privés d'un accès aux livres ? Certains en auront profité pour découvrir les vertus des livres numériques, d'autres pour explorer la section « non lus » de leur bibliothèque personnelle, et d'autres encore auront peut-être tenté d'apprivoiser l'effrayante réalité d'un monde sans mots, comme ces méditants retirés dans un monastère dont parle Emmanuel Carrère dans son dernier roman, *Yoga*, et à qui il est interdit de parler ou de lire pendant leurs dix jours de retraite.

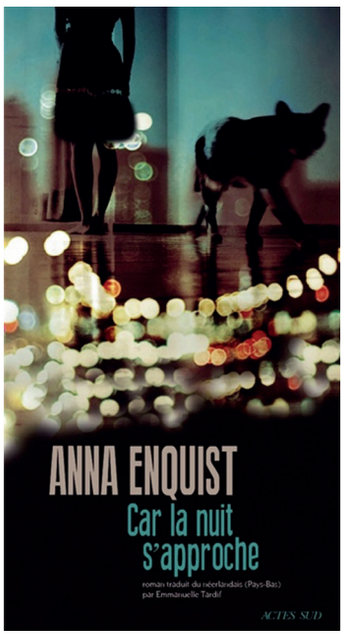
Je pourrais, je crois, fort bien m'accommoder d'un univers silencieux pendant quelque temps, mais l'idée d'être privée de toute forme de lecture ou d'écriture me paraît plus difficile à accepter. Et si j'ai parfois songé à faire une retraite de méditation, ce n'était pas tant l'idée de me résoudre à un régime sans viande, sans alcool et sans paroles qui m'a rebutée (quoique…), mais la perspective de ne pas pouvoir lire ou écrire, ne serait-ce que quelques mots, le soir avant de me coucher. Quoi qu'il en soit, dans *Yoga*, Carrère avoue avoir triché en apportant avec lui un carnet dans lequel il n'aura finalement pas eu le temps de noter grand-chose, puisqu'il a dû quitter précipitamment le monastère pour une raison urgente : les attentats de *Charlie Hebdo*, qui ont fait plusieurs morts parmi ses amis proches.

Mais revennons-en à la lecture et à la pandémie. Alors qu'aujourd'hui celle-ci frappe encore plus fort qu'au printemps dernier et que nous avons eu pleinement le temps de nous lasser des écrans, il redevient impérieux pour tout lecteur ou toute lectrice avide de se faire des munitions, comme on fait des provisions de bouffe, de vin et de chandelles avant de partir en camping. Étant pour ma part installée à la campagne depuis quelques mois pour des raisons familiales, j'ai pris l'habitude d'accumuler des boîtes de livres que je rends disponibles aux membres de la maisonnée et que j'ai constituées au fil d'une savante navigation entre la librairie de la petite ville à proximité de laquelle je me trouve, le réseau des bibliothèques de Montréal, où j'essaie d'aller chercher à temps, lors de mes brefs passages en ville, les titres que j'ai réservés, et la bibliothèque du village, à laquelle je me suis récemment abonnée. La boîte de livres qui trône dans le salon est ainsi devenue une sorte d'objet transitionnel dans lequel chacun peut fouiller et piger à sa guise, histoire de trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Car il s'agit bel et bien

de cela : réconfortants comme le chocolat, reconstituants comme un bouillon de miso ou régénérateurs comme un plat de légumes frais, les livres sont des denrées qui, en ces temps de manque et de frustration généralisés, sont peut-être pour beaucoup d'entre nous nos meilleurs amis et alliés, ceux grâce à qui nous réussirons à *passer au travers*.

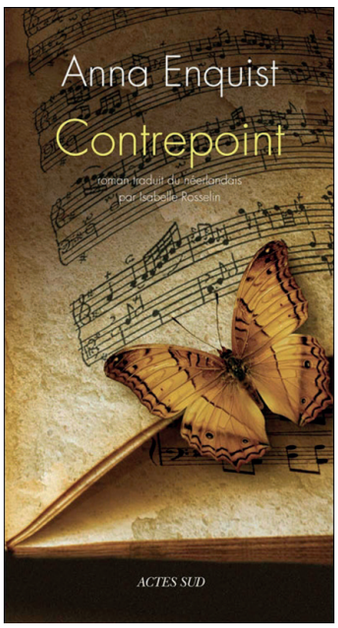
•

Je découvre ces jours-ci l'écrivaine néerlandaise Anna Enquist, dont l'œuvre magistrale se nourrit d'un intéressant parcours de vie. Native d'Amsterdam, ville à proximité de laquelle elle réside et travaille toujours, cette dame de lettres a fait paraître à ce jour une dizaine de titres en poésie (pas encore accessibles en français, hélas), et autant de romans et recueils de nouvelles, tous traduits chez Actes Sud. Dotée d'une formation en musique classique, Enquist a aussi connu une première carrière comme pianiste de concert, et ses études en psychologie clinique l'ont amenée à devenir psychanalyste, métier qu'elle exerce encore aujourd'hui.



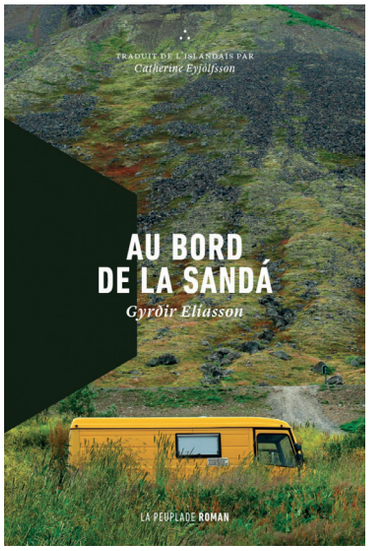
Avec un tel bagage, il n'est pas étonnant que l'écrivaine jette un regard à la fois sensible et aigu sur le genre humain, dans des récits souvent empreints d'une atmosphère que l'on pourrait qualifier de bergmanienne. Névroses familiales, deuils impossibles, syndromes d'échec, affres de la vieillesse, violence sociale sont en effet les thèmes qui reviennent sous divers angles dans ses livres, où des êtres blessés par la vie sont aux prises avec leurs failles et leurs travers intimes. En témoignent notamment ses deux premiers romans : *Le chef-d'œuvre* (1999), qui met en scène l'apothéose d'une vieille rivalité entre un peintre réputé et son frère critique d'art jaloux, au-dessus desquels plane l'ombre d'un père narcissique ayant abandonné sa famille ; et *Le secret* (2001), où une pianiste de concert obligée d'interrompre sa carrière en raison d'un mal mystérieux découvre qu'elle est la fille naturelle de son ancien professeur de piano, qui fut déporté pendant la guerre en tant que Juif.

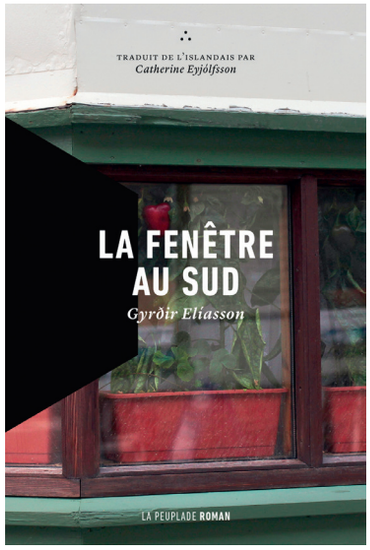
Mais l'œuvre d'Enquist n'est pas que dramatique ou sombre, elle contient aussi une bonne part d'espérance, grâce à des personnages qui trouvent en eux-mêmes les ressources nécessaires pour affronter et transcender les difficultés, notamment à travers l'art, et plus particulièrement la musique, qui représente pour eux une planche de salut. Cela apparaît notamment dans le diptyque que forment les romans *Quatuor* (2016) et *Car la nuit s'approche* (2019), où un couple séparé après la mort tragique de ses enfants retrouve une forme d'amitié en jouant au sein d'un quatuor à cordes, où une violoncelliste gravement mutilée au cours d'un attentat reprend goût à la vie grâce au réapprentissage de son instrument, et où un vieux musicien trouve de l'aide auprès d'un jeune immigrant sensible aux airs de Bach qui s'échappent de ses fenêtres.



Artistes, enseignants, professionnels de la santé, critiques d'art ou travailleurs culturels, la famille fictive d'Anna Enquist appartient à une classe de gens cultivés, émancipés, qui, tout en faisant face à leurs drames personnels, cherchent à s'extirper des déterminismes familiaux et sociaux qui pèsent sur eux, à faire prévaloir leurs idéaux sur l'empreinte des névroses. C'est ce combat pour la survie – émotionnelle, spirituelle, intellectuelle ou artistique – qui anime nombre de ses personnages et fait en sorte que nous nous identifions à eux, à elles. Le *elles* est ici important, car l'œuvre d'Enquist s'articule autour de personnages féminins d'envergure, telles Dora dans *Le secret*, qui réussit à mener sa carrière de pianiste en dépit des obstacles qui se présentent à elle, ou la musicienne de *Contrepoint* (2010), qui, tout en étudiant la partition des *Variations Goldberg*, cherche à faire la paix avec des épisodes douloureux de sa vie, ou encore Caroline, la protagoniste de *Quatuor*, qui reconstruit sa vie tant bien que mal après l'éclatement de sa famille.

Les personnages d'Enquist reflètent le monde d'où ils sont issus, une société aux valeurs progressistes où les femmes prennent leur destin en main, où les hommes participent à la vie domestique et amoureuse, et où les artistes, au-delà de l'amour du beau, trouvent dans l'art une plateforme d'échange et d'humanité. Or ces valeurs se trouvent menacées à notre époque, comme le constatent les protagonistes de *Quatuor* lorsqu'ils assistent avec désolation à la dégradation des systèmes sociaux et culturels, et voient avec effroi l'esprit capitaliste triompher des valeurs humanistes dans une société où les êtres vulnérables sont de plus en plus négligés, méprisés. C'est d'ailleurs là un aspect





intéressant des romans d'Enquist : on voit à l'œuvre le conflit qui se joue de nos jours entre les valeurs de la vieille Europe et celles de l'Europe mondialisée, entre le monde d'hier, pour reprendre la formule de Zweig, et celui de demain, où ce qui se gagne n'est pas toujours mieux que ce qui se perd. En témoignent le personnage de Reinier, musicien vieillissant qui vit dans la terreur que sa perte d'autonomie ne le mène à l'hospice, ou le jeune Djamil, soupçonné de mauvaises intentions alors qu'il s'intéresse à des choses qui n'appartiennent pas à sa culture.

Qu'ils soient longs ou courts, les récits d'Anna Enquist sont toujours soigneusement construits, portés par une écriture à la fois solide et élégante, où alternent aisément les parties dialoguées et descriptives. Il en résulte une narration vive et rythmée, qui nous fait plonger dans des histoires bien ficelées et rondement menées. En cela le travail de l'écrivaine reflète peut-être son expérience de la musique, qui est d'ailleurs omniprésente dans son univers romanesque, un peu comme un personnage qui, d'un livre à l'autre, reviendrait sous des traits différents. Grâce à sa connaissance intime de cet art, Enquist sait traduire en mots le plaisir qu'ont à jouer ensemble les membres d'un quatuor à cordes, aussi bien que le contenu même des œuvres qu'ils exécutent ou de celles qu'étudie une jeune pianiste guidée par un maître généreux : « Quand tu joues Bach, tu mets de l'ordre en toi, ta tête est nette. Tu dois jouer Bach chaque jour, tout au long de ta vie », intime-t-il à sa pupille. Dans le roman *Contrepoint*, l'auteure pousse l'audace (et la virtuosité) jusqu'à épouser scrupuleusement la forme des *Variations Goldberg* pour structurer son roman, dont chacun des trente chapitres correspond à une variation : « Elle avait toujours considéré la variation 7 comme un îlot de clarté se dressant dans sa simplicité au-dessus d'une mer de constructions plus compliquées », songe-t-elle, alors que « l'étrange quatrième » lui fait l'effet d'« un amoncellement d'arpèges maladroits ».

On sait qu'Anna Enquist a dû interrompre sa carrière de pianiste car les exigences de la vie l'empêchaient de maintenir son niveau technique. Mais ses romans nous donnent l'impression que la musique est restée pour elle la chose la plus belle et la plus exigeante qui soit, et c'est sans doute pour cela qu'elle en parle de manière tour à tour exaltée, douloureuse ou rigoureusement technique. On sent là l'expérience concrète de celle qui connaît l'aspect physique de la pratique musicale – « Le son venait du ventre et des jambes, avait dit un jour Sviatoslav Richter » – aussi bien que la force mentale qu'exigent l'analyse et l'exécution des morceaux. Ainsi en va-t-il de la pianiste Dora, qui n'a même plus besoin d'écouter le *Concerto italien* de Bach pour se satisfaire : elle en connaît si bien la partition qu'elle n'a qu'à y penser pour l'entendre jouer dans sa tête.

•

Mon autre coup de cœur en ce début d'année va à l'auteur islandais Gyrðir Elíasson, traduit chez nous en français grâce aux éditions La Peuplade. Ses deux titres les plus récents, *Au bord de la Sandá* (2019) et *La fenêtre au sud* (2020), se présentent comme les premiers volets d'une trilogie romanesque sur le thème de la solitude. Dans le premier, Elíasson met en scène un peintre retiré dans une caravane au bord d'une rivière, qui s'astreint à l'art désuet de la peinture de paysage ; et dans le deuxième, un écrivain qui s'est isolé dans une maison au bord de la mer afin d'avancer l'écriture de son roman. Né au début des années 1960 à Reykjavik, où il vit et travaille toujours, Gyrðir Elíasson est poète, romancier et traducteur (notamment de l'œuvre de Richard Brautigan), et l'on associe son travail au *nature writing*, courant littéraire qui remonterait à Thoreau et qui consiste à mêler observation de la nature et réflexions personnelles. C'est bel et bien de cela qu'il s'agit ici. Dans la *Sandá* comme dans la *Fenêtre*, nous avons affaire à un homme qui s'est éloigné de la ville et des gens afin de se livrer à la création dans une solitude quasi totale et qui, lorsqu'il n'est pas occupé à son art, se livre à la contemplation et à la réflexion. Les deux romans se caractérisent par une esthétique minimaliste et une narration fragmentée, et c'est ce qui fait tout leur charme : au récit des faits et gestes du narrateur se mêlent des observations sur la nature ou l'état du monde, l'évocation de souvenirs personnels, l'image d'une amoureuse éloignée ou perdue, ou encore des considérations sur le travail en cours.

J'aime toujours lire des romans qui s'inscrivent dans un projet à plusieurs volets, car ils permettent de prolonger le plaisir de fréquenter certains personnages ou lieux dont la compagnie nous sied. Or ici, ce n'est pas le même narrateur qui revient d'un livre à l'autre, mais plutôt une même approche formelle, une atmosphère et, surtout, le thème de la solitude. À cet égard, il m'a semblé trouver en Gyrðir Elíasson une sorte de jeune Peter Handke islandais qui, sans avoir la stature du célèbre Autrichien, en porte néanmoins les couleurs : une sorte de liberté dans la façon d'aborder l'art d'écrire, conjuguée à la recherche d'une adéquation entre forme et contenu, ton narratif et sujet exploré. Elíasson adopte ici le genre du carnet, mais il présente néanmoins son projet comme une œuvre de fiction, et ce flottement lui donne le loisir de jouer à son aise entre les codes du roman et ceux du journal, entre le réel et la fiction.

Si la lecture des deux livres m'a bel et bien passionnée (et j'ai hâte que paraisse le troisième volet), j'ai été particulièrement séduite par *La fenêtre au sud*, peut-être parce que je me suis projetée dans le personnage de l'écrivain qui peine à écrire son roman, mais aussi parce qu'Elíasson y pousse loin l'art du fragment et de la diversification narrative, entremêlant au fil du récit des bribes de dialogues absurdes (« Tu es en train de boire ? Rien que du café. Je vois. Tu vois quoi ? »), des nouvelles tragiques entendues à la radio (« ÉTAT D'URGENCE EN COLOMBIE. L'ÉRUPTION À JAVA ATTEINT SON PAROXYSME »), des aphorismes un peu cucul (« LE CHEMIN DE LA SIMPLICITÉ PASSE SOUVENT PAR LA COMPLICATION ») ou des observations banales qui, surgissant inopinément, rappellent des maximes de la poésie dada (« LES JOURS S'ÉCOULENT COMME DANS UN FILM MUET », « JE REGARDE LA MER MAIS NE VOIS RIEN »).

Ce procédé a pour effet de conférer un caractère poétique à la prose de ce récit où gravité et humour se côtoient, et dont l'étrangeté est renforcée par l'insertion ponctuelle de bribes de l'histoire que l'écrivain est en train d'écrire. « J'ai réussi à ranimer le couple et à le faire sortir de l'hôtel. Tout autour d'eux s'étend la campagne turque avec ses hautes montagnes, mais ils sont sous la pluie. Je fais tout mon possible pour que le temps s'éclaircisse, mais en vain. Il pleut. » Cette mise en abîme apporte une autre strate narrative au roman, et l'on va et vient entre le bord de mer où se trouve le narrateur-écrivain et le décor de montagne où il tente de réunifier les deux amoureux de sa fiction. Elíasson pratique à merveille l'art de l'ironie, parfois douce quand il relate une conversation téléphonique avec une mère contrariante ou une femme aimée, parfois plus acide quand il commente certaines absurdités du monde contemporain. « Être libre consiste, entre autres, à échapper aux invitations aux vernissages », écrit-il, ou encore : « L'homme occidental moderne obéit à l'appel régulier des heures d'informations comme un musulman pratiquant obéit à celui du minaret. »

On l'aura compris, *La fenêtre au sud* n'est pas un roman à intrigue, mais on s'accroche bel et bien à l'histoire de cet homme qui, depuis sa bulle de contemplation solitaire, nous ouvre des pistes de réflexion grâce au regard parfois drôle, parfois mélancolique qu'il jette sur les choses. En témoigne l'image saisissante qui lui vient au retour d'une marche en forêt : « J'ai vu deux bêtes mystérieuses de la forêt bondir à travers les taillis. Et je sens de mieux en mieux que je suis moi-même un loup solitaire qui rôde dans le sombre enchevêtrement de ma vie. » On pourrait croire qu'il n'y a pas de progression narrative dans ce roman, mais il y en a bel et bien une, sauf qu'elle tend vers la disparition. De manière assez paradoxale, en effet, le roman que l'écrivain parvient enfin à écrire semble vouloir s'effacer du même coup, car les lettres deviennent de plus en plus pâles sur la page, faute de nouveau ruban d'encre à utiliser. Il ne reste alors plus que le paysage, qui continue de manifester sa présence dans toutes ses variations et subtilités. Et c'est dans son habileté à les capter qu'Elíasson fait preuve d'une grande maîtrise et sensibilité. « Parfois, je souhaiterais qu'il fût possible de peindre le vent, ses remous invisibles et ses tourbillons », écrit-il. Et l'on a presque envie de dire qu'il y parvient. ■